

**Kacem Aït Salah Semlali : Histoire de l'alchimie et des alchimistes au Maroc (2015, pas de mention d'éditeur, 381 p.).**

Un correspondant, que nous remercions, nous a signalé la parution de cet ouvrage entièrement consacré à l'alchimie au Maroc et aux alchimistes marocains. Il semble difficile de se procurer la version papier de ce livre ; un scan en a toutefois été fait et déposé sur le serveur archive.org<sup>1</sup>, d'où il peut être téléchargé librement, ce qui permet aux chercheurs de le consulter sans difficulté. L'ouvrage, sous-titré « Essai », s'articule essentiellement en deux parties, la première consacrée à l'histoire de l'alchimie au Maroc, et la deuxième à la biographie d'une bonne centaine d'alchimistes marocains. Certains de ceux-ci sont bien connus (du moins dans leur pays), et l'on dispose à leur sujet de renseignements biographiques suffisants pour ébaucher leur trajectoire de vie, ainsi que leurs relations avec la société de l'époque à laquelle ils ont vécu ; d'autres au contraire sont parfois connus uniquement par l'une ou l'autre citation d'un autre auteur. Quoi qu'il en soit, on trouvera ici rassemblé un ensemble d'informations dont on chercherait vainement l'équivalent ailleurs. La première partie consacrée à l'alchimie elle-même se divise en différentes sections abordant l'aspect purement historique sous les dynasties successives, l'analyse de textes alchimiques marocains, les rapports avec le soufisme<sup>2</sup>, et enfin la réfutation de l'alchimie par un grand nombre d'auteurs religieux ou autres hostiles à cette science. Bien entendu, le mot « alchimie », entendu sans plus de précision, peut recouvrir un spectre très large de réalités, qui peut aller de la confection des pommades et de la composition des poudres à fusil à l'alchimie spirituelle entendue par des métaphysiciens tels qu'Ibn `Arabî, en passant par la teinture des métaux et la fabrication de monnaies de plus ou moins bon aloi. En y regardant de plus près, on s'aperçoit que la plupart des condamnations contre l'alchimie s'adressent en fait à ce qu'il est convenu d'appeler des « souffleurs », voire à de simples faussaires. Les uns et les autres semblent avoir proliféré dans la société marocaine à différentes époques, et l'on peut comprendre que le pouvoir politique et les autorités religieuses aient pu s'en émouvoir. Il y a à ce sujet une petite curiosité : les juristes musulmans considèrent qu'il n'est pas licite d'utiliser de l'or obtenu par procédé alchimique pour des transactions commerciales, à moins d'avertir de son origine. Si en revanche on précise qu'il s'agit d'or ou d'argent obtenu par un tel procédé, il devient licite d'effectuer un paiement ; une manière comme une autre de transférer le risque lié à l'éventualité d'une teneur altérée à celui qui accepte la transaction.

L'auteur (l'A. dans la suite) cite des ouvrages quasiment inconnus des chercheurs occidentaux, mais surtout il a eu accès à de nombreux manuscrits, dans des bibliothèques tant publiques que privées ; c'est assez dire que de nombreux renseignements inédits sont donnés ici ; mais implicitement, c'est aussi l'indication de l'étendue des études qui seraient nécessaires pour une connaissance approfondie du sujet.

Le Maroc a depuis fort longtemps été considéré comme une terre d'alchimie. Rappelons à cet égard, à la suite de l'A., que Léon l'Africain parle de la corporation des alchimistes de Fès<sup>3</sup> ; que selon la *Fama fraternitatis*, après un séjour de trois ans à Damcar où « il se perfectionna en langue arabe, au point

---

<sup>1</sup> <https://archive.org/details/AlchimieMaroc>

<sup>2</sup> Cette partie est à vrai dire assez courte et nous aurions aimé la voir développée davantage. Mais nous avons eu la surprise de voir que l'auteur renvoyait à notre article « Soufisme et alchimie » paru dans *La Tourbe des Philosophes* n°23, et nous l'en remercions.

<sup>3</sup> L'A. se fait également l'écho d'une théorie selon laquelle Gerbert d'Aurillac (le futur pape Sylvestre II) aurait étudié à la *Qaraouyine* de Fès. Bien qu'il ait été fait ici ou là allusion à cette hypothèse, elle n'est étayée par aucun document historique. S'il est certain que Gerbert (qui d'ailleurs n'était pas alchimiste) étudia auprès de savants musulmans, qui lui firent notamment prendre conscience des avantages de la numération de position longtemps avant Léonard de Pise, il ne lui était nullement nécessaire, au X<sup>e</sup> siècle, de franchir le détroit de Gibraltar pour cela.

de pouvoir traduire en bon latin... le *Livre M.*, qu'il emporta par la suite », Christian Rosencreutz séjourna à Fès où « il prit contact avec ceux que l'on a coutume d'appeler les habitants élémentaires, qui lui livrèrent nombre de leurs secrets »<sup>4</sup> ; que Borrichius fait état de récits selon lesquels il existait au XVII<sup>e</sup> siècle « des adeptes actifs de l'alchimie en Afrique du Nord », et notamment à Tanger ; que Michael Maier rapporte une tradition faisant remonter « *prope Marocum & Fessam* » l'origine même du mouvement rosicrucien<sup>5</sup> ; qu'à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle enfin, G. Salmon rencontra à Fès un alchimiste qui lui remit une liste d'ouvrages alchimiques que le sultan Moulay al-Hasan (mort en 1894) lui aurait confisqués... afin d'enrichir sa propre bibliothèque<sup>6</sup>. Le préjudice semble d'ailleurs loin d'être prouvé, mais il est en revanche certain que le sultan consacrait ses loisirs à l'alchimie, possédait une bibliothèque considérable sur le sujet<sup>7</sup>, et qu'il y avait dans les murs du palais un laboratoire consacré à des recherches qui n'étaient pas seulement théoriques<sup>8</sup>.

Il est difficile de résumer un ouvrage aussi touffu (lequel n'est d'ailleurs pas exempt, de l'aveu même de l'auteur, de certaines répétitions). Nous aimerions plutôt faire état de quelques points particuliers qui nous ont paru mériter de brefs commentaires et qui se trouvent dans la première partie de l'ouvrage.

Le premier point concerne les étymologies possibles du mot *al-kimiya*. Après avoir rappelé les hypothèses habituelles, l'A. fait état de la citation suivante, qui nous paraît tout à fait étonnante : « Khalil as-Safadi (697-764 h), auteur du XIII<sup>e</sup> siècle, dans son livre *Sharh li lamiyat al-`ajam* ou *Poème en rime l(am) sur les mots d'origine étrangère*, pense que le mot (*al-kimiya*) est d'origine hébraïque et provient du mot *kim yah* qui signifie qu'il est de Dieu dans le sens de don de Dieu. » (p.7-8)<sup>9</sup> Est-il besoin de rappeler ici l'article d'Emmanuel d'Hooghvorst sur Beya<sup>10</sup> : « Ya (YH) est souvent considéré par les traducteurs et les exégètes comme une simple abréviation du Nom divin YHWH... Mais son sens est plus précis, car selon la Cabale, le Nom de Dieu a été coupé en deux par la transgression de nos premiers parents, et doit être réunifié pour refaire cette unité divine en laquelle consiste le Dieu d'Israël. De même, l'alchimiste, pour accomplir le Grand Œuvre, doit-il réunir le ciel et la terre. » Les connotations religieuses sont sans doute différentes, mais c'est bien à la même réalité cachée qu'il est fait allusion ici, et il est digne de remarque de trouver une indication aussi explicite chez un auteur musulman du XIII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>4</sup> « Echos de la Fraternité ou confrérie du très louable ordre de la Rose-Croix », traduction de Bernard Gorceix, in *La Bible des Rose-Croix*, PUF, 1970.

<sup>5</sup> Michael Maier : *Symbola aureae mensae duodecim nationum*, Francfort, 1617, p.290.

<sup>6</sup> G. Salmon : « Note sur l'alchimie à Fès », *Archives marocaines*, tome VII (1906), p. 451-462.

<sup>7</sup> « Moulay Al-Hasan s'était constitué une bibliothèque alchimique en réunissant tous les manuscrits d'alchimie de *Qarâouyin* et des autres mosquées de Fès, et en faisant copier les traités qu'il empruntait aux bibliothèques d'Orient. C'est ainsi qu'il avait fait copier les manuscrits de la Bibliothèque Khédiviale et ceux des mosquées de Constantinople.... Depuis la mort de Moulay Al-Hasan, la bibliothèque est fermée et il est impossible d'y pénétrer...il y aurait environ 2000 manuscrits placés sur des rayons... » (G. Salmon, article cité). Cette bibliothèque ne s'est heureusement pas perdue ; l'essentiel en a été transféré à Rabat et se trouve à la Bibliothèque Hassania, où les chercheurs d'aujourd'hui, plus heureux que les contemporains de Salmon, peuvent les consulter.

<sup>8</sup> Plus près de nous encore, Holmyard rapporte avoir pu visiter à Fès « un laboratoire d'alchimie souterrain dans un quartier de la vieille ville ». (E.J. Holmyard : *L'alchimie*, Arthaud, p.110.)

<sup>9</sup> La citation est dans le *Kashf al-zunûn* de Haji Khalifa. Dans l'édition Fluegel (Londres, 1835), qui comprend le texte arabe et une traduction latine en bas de page, elle se trouve au tome V, p. 270. « Safedi in commentario in carmen *Lamiyet al-ajem* haec habet : Vox *kimiya* e lingua hebraïca in arabicum transformata et a duobus vocibus *kim* et *yah* derivata est, quae significant eam a Deo originem ducere » (arabe : *min Allâh*).

<sup>10</sup> E. d'Hooghvorst : « A propos de la Turba Philosophorum », *La Tourbe des Philosophes*, n°23.

Puisque nous en sommes à relever cette correspondance, nous ferons encore état d'une « information » rapportée par l'A. (p.33) : selon le *Kitâb al-qasd* d'Ibn `Abd al-Barr (m. 1071), « lors de la conquête de Tolède par Tariq ibn Ziyân en 711, celui-ci s'empara de vingt-deux livres dorés et incrustés d'argent ayant pour sujet les Evangiles, les Psaumes de David, les pierres précieuses, la botanique, les talismans et enfin l'alchimie. Ces livres auraient été offerts par Tariq au calife omeyyade al-Walid ibn `Abd al-Mâlik. » Qu'il s'agisse d'une histoire réelle, ou d'une allusion à une transmission d'une autre nature qui se serait déroulée à cette époque, nous nous garderons bien de vouloir trop extrapoler à partir de cette mince indication ; la mention de « vingt-deux livres » fait cependant inévitablement penser dans ce contexte aux vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu. Une question posée par l'A. mériterait en tout cas certainement que l'on s'y intéresse : « Nous pourrions nous demander si l'alchimie marocaine a pour origine l'Espagne musulmane ou directement l'Orient musulman. » (p.36)

L'alchimie est appelée par certains en arabe *`ilm al-hikma*, ce qui signifie « science de la sagesse ». Si l'on veut nous permettre une petite digression, c'est l'occasion d'indiquer ici qu'il y a lieu d'être néanmoins attentif aux différents sens que le mot *hikma* peut avoir en fonction du contexte. S'il peut désigner en effet chez certains auteurs soufis la Sagesse dans son sens le plus élevé (elle est alors généralement qualifiée de « divine », *al-hikma al-ilâhyia*), il peut aussi désigner un type de connaissance plus « rationaliste » (nous dirions aujourd'hui « scientifique »). En ce sens, elle s'oppose au *kalâm* des théologiens, et ne fait pas référence à une connaissance unifiante de nature supra-rationnelle. La différence entre *kalâm* et *hikma*, qui toutes deux sont une « science par laquelle on connaît les réalités des choses, autant que le permet la capacité humaine » est que la première opère « en suivant la voie de la loi de l'Islam » et la seconde « soit en suivant la voie de la loi de l'Islam, soit en ne la suivant pas »<sup>11</sup>. Lorsque donc nous lisons (p. 9) que le polygraphe marocain bien connu `Abd al-Rahmân al-Fâsî, dans son *Introduction aux principes des sciences*<sup>12</sup>, désigne l'alchimie par l'expression *`ilm al-hikma*, nous ne devons pas en conclure que l'exposé portera sur de profondes considérations ésotériques ; au contraire, il s'agit clairement, selon ce qu'en rapporte l'A., de l'aspect purement minéralogique de cette science, même si bien sûr on y trouve des références à des doctrines cosmologiques telles que celle des quatre natures (le chaud, le froid, le sec, l'humide).

D'autres désignations de l'alchimie sont *`ilm al-nâr*, science du feu, ou encore *`ilm al-iksîr*, science de l'Elixir. Selon le commentateur d'un poème alchimique intitulé *al-dur al-nadhîr fî tarkîb al-iksîr*, l'alchimie « est la science pratiquée par les Prophètes, (par) les Messagers et par les Justes. » (p.8-9). Ici c'est donc bien de l'alchimie authentique qu'il s'agit.

Au sujet des origines de l'alchimie, l'A. rappelle les traditions relatives aux trois Hermès, que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer dans le *Miroir*<sup>13</sup>. Il ajoute cependant quelques précisions dignes d'intérêt. Alî Jalbi al-Izniqi, (m. 1609), dans son traité *Qabs al-qâbis fî tadbîr Hirmus al-Harâmis* (titre difficile à rendre en français, que l'A. traduit par *Feu permettant de déclencher l'enseignement de l'Hermès des Hermès*), écrit que « le vrai nom d'Hermès est Akhnoukh ou Idrîs, le prophète de l'Islam... Akhnoukh/Idrîs habitait au plus profond de la Haute Chine comme l'a souligné au XII<sup>e</sup> siècle Ibn Arfa' Rass ». Ce dernier cité est l'un des plus célèbres alchimistes marocains<sup>14</sup>. Il vécut au XII<sup>e</sup> siècle. Né à Jaen en Andalousie, il descendait d'une ancienne famille tolédane. Il est l'auteur de l'important traité

---

<sup>11</sup> E. Blochet : « Une collection de manuscrits musulmans », *Archives marocaines*, tome XV, p.201.

<sup>12</sup> Manuscrit inédit consulté par l'A. et intitulé *Al-uqnûm fî mabâdî' al-'ulûm*. `Abd al-Rahmân al-Fâsî vécut au XVII<sup>e</sup> siècle. La liste de ses œuvres a été publiée dans la revue *Hespéris*, n° 29 (1942). Elle ne comprend pas moins de 196 titres.

<sup>13</sup> « Quelques remarques à propos d'Hermès-Idrîs », *Le Miroir d'Isis*, n° 18.

<sup>14</sup> La biographie d'Ibn Arfa' Rass figure dans la deuxième partie (p.156-163).

*Diwan shudur al-dhahab* (Poème sur les particules d'or) qui fut amplement commenté par la suite, notamment par Jaldaki. Mais revenons à notre citation : « Akhnoukh émigra de la Haute Chine à la Basse Chine et entra ensuite en Inde » et arriva finalement à Ceylan où il se rendit « à la Caverne des Trésors qui est la Caverne d'Adam »<sup>15</sup> ou encore « des Tablettes » (p. 15). Il y a clairement ici l'indication d'un héritage adamique : « Akhnoukh y découvrit les ardoises ou tablettes où sont consignés tous les Noms et la quintessence des sciences ». L'opération qui permet d'obtenir la Pierre philosophale est appelée voie d'Adam, « c'est la voie de la nature ». La suite fait penser aux allégories telles qu'on peut en lire dans d'autres traités alchimiques : « De retour vers l'entrée de la Caverne,... Hermès remarqua l'image d'un homme assis sur un siège, regardant un livre qu'il portait à la main. Il se rendit compte que c'était là une représentation d'Adam. Un grand arbre, qu'il reconnaît pour être un olivier<sup>16</sup>, dominait Adam.... L'arbre était enveloppé de fumée blanche et un énorme serpent le surmontait ; sa tête et sa moitié supérieure saignaient dans la fumée et l'autre moitié dans une mer de sang rouge. »

L'A. traite aussi de la question des conditions à respecter afin de réussir dans l'œuvre alchimique, telles que mentionnées dans un certain nombre de traités marocains, souvent restés manuscrits. Il y a là des indications intéressantes. Il est dit par exemple que selon al-Wadiyashi le verset coranique 17 de la sourate *Le Tonnerre* concerne l'alchimie. L'A. mentionne également (p. 99) un talisman (*jadwal*) apparaissant sur le manuscrit d'une collection privée. « Ce talisman est destiné à celui qui veut apprendre la science de la sagesse, je veux dire l'alchimie. » Il s'agit de la *Basmala* entourant un carré magique qui nous paraît assez remarquable pour être reproduit :

110	115	108
109	111	113
114	107	112

Ce carré d'ordre 3, formé de neuf nombres consécutifs, a pour centre le nombre 111 et pour somme 333. D'un point de vue purement mathématique, il s'obtient directement à partir du carré de trois :

4	9	2
3	5	7
8	1	6

<sup>15</sup> Sur Adam et Ceylan, cf. l'étude de Michel Vâlsan : « Le triangle de l'Androgyne et le monosyllabe Om », partie 5 : « Inde et Arabie », *Etudes traditionnelles*, 1966, p. 218 sq.

<sup>16</sup> Un commentaire détaillé nous ferait sortir de notre sujet, mais on se souviendra bien sûr de « l'arbre béni, un olivier, qui n'est ni d'orient ni d'occident » dont il est question dans la sourate *La Lumière* (Coran : 24 ; 35).

par la simple addition du nombre 106 dans chacune de ses cases<sup>17</sup>. Arithmétiquement parlant, ce carré n'est donc pas plus étonnant qu'un autre ; mais du point de vue symbolique, deux choses sont très dignes de remarque. En premier lieu, la mise en évidence en son centre du nombre 111, et par voie de conséquence pour les lignes et les colonnes du total 333 qui est la moitié de 666, renvoie sans aucun doute possible à Hermès-Idrîs ; nous avons déjà amplement traité des rapports étroits de ces nombres avec la fonction à la fois polaire et solaire d'Hermès-Idrîs dans un autre article<sup>18</sup>, et nous n'y reviendrons donc pas ici. En second lieu, le nombre 106 qu'il faut ajouter à 5 (nombre du microcosme et centre du *Lo-chou*) pour obtenir 111 (nombre du pôle) est le nombre « développé » de la lettre *nûn*<sup>19</sup>, dont le symbolisme touche de très près à la « régénération de l'être individuel ou cosmique »<sup>20</sup> et donc à l'Alchimie, entendue dans son sens plein et entier. Comme l'explique René Guénon, le point central du *nûn* correspond au « germe d'immortalité »<sup>21</sup> ; « de plus, suivant certaines correspondances, le *nûn* est la lettre planétaire du Soleil ». Le choix de ce carré magique nous paraît par conséquent extrêmement significatif et ne doit sûrement rien au hasard. Certes, le manuscrit poursuit : « Il faut le porter et l'écrire dans la cornue, l'alambic et sur tous les instruments utilisés », ce qui peut faire sourire. Mais il ne s'agit là que de l'un des nombreux exemples où des données traditionnelles authentiques sont présentées, volontairement ou non, sous une forme dégradée.

Ce compte-rendu aura, nous l'espérons, convaincu le lecteur de l'intérêt de cet ouvrage, dont la documentation s'appuie sur « le riche patrimoine de (...) bibliothèques essentiellement publiques et accessoirement privées » (Avant-propos, p.IV), mais est en tout état de cause très largement inédite. Un jalon important, donc, pour l'histoire de l'alchimie arabo-musulmane en général et de l'alchimie marocaine en particulier, pour l'étude desquelles il reste tant à faire.

A. A.

---

<sup>17</sup> Il est élémentaire de vérifier qu'un carré magique reste tel si l'on ajoute un même nombre à chacune de ses cases. Si  $n$  est l'ordre du carré, le total de chaque ligne ou de chaque colonne est alors augmenté de  $n$  fois ce nombre. Dans le cas qui nous occupe,  $n=3$ , 15 est augmenté de  $3 \times 106 = 318$ , et le nouveau total est de 333. C'est bien sûr aussi le triple du nombre figurant dans la case centrale.

<sup>18</sup> « La demeure du Pôle et le sceau du Soleil », *Le Miroir d'Isis*, n° 20. Voir aussi ce texte pour la complémentarité du 5 et du 6 (dont il est question dans la note ci-dessous) appliquée aux carrés magiques.

<sup>19</sup>  $Nûn = nûn + wâw + nûn = 50 + 6 + 50 = 106$ .

<sup>20</sup> René Guénon : « Les mystères de la lettre *Nûn* », *Symboles [fondamentaux] de la Science sacrée*, ch. 23. Rappelons brièvement que le 5 (centre du *Lo-chou*) et le 6, qui correspondent respectivement au microcosme et au macrocosme (ou selon la tradition extrême-orientale à la Terre et au Ciel) sont étroitement liés par de multiples relations symboliques, de même que les lettres *hâ'* (h doux) et *wâw* qui leur correspondent dans l'*abjad* (la valeur développée de la lettre *hâ'* est d'ailleurs 6). Par conséquent, la régénération dont il s'agit touche bien à la fois tant à l'être individuel qu'à l'être cosmique, comme l'indique Guénon. Nous ne pouvons développer ici ce sujet complexe ; rappelons simplement que le *hâ'* et la *wâw* forment ensemble le pronom *Huwa*, expression de l'Ipséité divine, qui vaut 11. En multipliant par 6, on obtient 66, qui est le nombre du nom *Allâh* mais aussi celui de *Adam wa Hawâ*, « Adam et Ève », autrement dit l'Androgyne qui représente la réintégration dans l'état primordial, but de l'alchimie véritable.

<sup>21</sup> Selon une perspective légèrement différente, le « centre » du *nûn* est la lettre *wâw* (voir note ci-dessus), elle-même lettre « hermétique » par excellence puisqu'elle est à l'image du caducée : un *alif* central (axe vertical) entouré de deux *wâw* (les deux serpents). Sur tout ceci, voir « Dante et le mystère du 515 », *Le Miroir d'Isis*, n°17.